

Séance
solennelle
d'ouverture
de la
conférence
du Stage

du 20 mars 1998

DISCOURS

de M. le Bâtonnier DESARNAUTS

Un libertin libertaire

par Maître Laurence DUPUY JAUVERT

De la révolte à la justice ; itinéraire....

par Maître Muriel AMAR.



UN LIBERTIN LIBERTAIRE...
par
Maître Laurence DUPUY JAUVERT

Monsieur le Premier Président,
Monsieur le Procureur Général,
Monsieur le Bâtonnier,
Mesdames et Messieurs,
Mes Chers Confrères,

Il n'a pas eu d'enfance ni d'adolescence.

Sans famille, sans référence, il est sa référence.

Il est sorti tout armé de la tête d'un moine espagnol ce séducteur séduisant
de ces dames qui cèdent sans dédain à ce démon damné d'avance.

Don Juan ! Don Giovanni !

Mais de quel Don Juan parler ?

Quel est le véritable Don Juan ?

Celui de TIRSO DE MOLINA qui l'a créé ?

Celui de MOLIERE qui l'a joué ?

Celui de MOZART qui l'a chanté ?

Ou celui d'Edmond ROSTAND, de FLAUBERT, BRECHT, LORD BYRON, Joseph DELTEIL et tant d'autres.

Il a traversé l'Europe et les siècles et aujourd'hui encore fascine et ensorcelle.

Mais il sait le bougre qui est "le seul héros qu'admire au fond l'humanité" lorsqu'il nous dit :

"Lisez leurs livres, voyez leurs drames, tout l'atteste,

Voyez de quel œil luisant la vertu me déteste,

Qu'attendent du pouvoir tant d'hommes plats et lourds,

Que se croire un instant ce que je suis toujours.

Je suis leur nostalgie à tous ! Il n'est pas d'œuvre,

Il n'est pas de vertu, de science ou de foi

Qui ne soit le regret de ne pas être moi".

Tous ces maris, ces amants éconduits souhaitent ma fin prochaine, pour jouir paisiblement de la propriété qu'ils réclament sur vos vies, sur vos cuisses, Mesdames.

Qu'ils en appellent à Dieu ou au Diable, c'est en réalité la jalousie qui les taraude.

Ils en crèvent qu'elles en rêvent de ce bel hidalgo à la voix grave, au regard noir.

Ah ! le charme indéfinissable du goujat !

Mais l'aiment-elles réellement ces filles délaissées que sur son cœur de fer il presse tour à tour ?

L'aiment-elles ces "mille e tre" qui couvrent de baisers l'ombre de son amour, qui lui donnent leur vie quand elles n'ont qu'un jour ?

N'est-ce pas plutôt leur honneur bafoué qu'elles défendent accrochées telles des berniques au rocher de leur vertu ?

A moins que ce ne soit la fascination de cette liberté masculine qui appelle leur consentement viscéral à la servitude.

Et ces maris, ces pères, défenseurs du pucelage, quel respect ont-ils pour elles quand ils affirment que "la femme la plus constante n'est jamais qu'une femme".

Le Roi lui-même déplore que l'honneur qui est l'âme de l'homme soit "confié à la femme qui n'est qu'inconstance et légèreté".

A tous ces paragons de vertu Don Juan répond "Taisez-vous malheureux et songez que c'est le plaisir qui vous a tiré du néant".

Don Juan est le seul à avoir une haute idée de la femme, une femme libre de ses désirs, libre de céder à la tentation.

Parce qu'il sait qu'elle est l'avenir de l'homme et que tant qu'il y aura des femmes le désespoir n'est pas sûr.

S'il prône le vagabondage c'est qu'il refuse de réduire une seule en esclavage.

Que lui importe d'être le premier ou le dernier amour d'une femme.

Son cœur est assez vaste pour les aimer toutes... tour à tour.

C'est pourquoi Don Juan affirme :

"L'avantage d'être rencontrée la première ne doit pas dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur (mon) cœur".

"Celui qui est fidèle à une seule est cruel envers les autres".

"J'aime (celle) qui m'aime, est-ce ma faute à moi si ce n'est pas (la) même qui m'aime à chaque fois ?".

Alors q'il quitte une femme ce n'est pas parce qu'il ne la désire plus, c'est qu'il en désire une autre, et, non, ce n'est pas la même chose.

Est-on futile parce qu'on aime la beauté ? C'est là une question d'aveugle !

Don Juan aime les femmes et leur beauté.

Il les aime à la volée.

Il est pourtant sincère à chaque fois.

Chaque passion est la dernière qui meurt ici... puis renaît là.

Mais il cultive l'éphémère et aime ce que jamais il n'atteindra deux fois.

Au contraire de VALMONT, l'intrigant des boudoirs, Don Juan, lui, brûle, pressé de prendre et de passer.

Mais il ne pense pas à collectionner, collectionner c'est être capable de vivre de son passé.

Quand Don Juan se soucie peu d'hier pas plus que de demain et n'existe que dans l'instant présent.

“J'ai 31 ans (dit-il). Alexandre en avait 33 quand il est mort. Il avait conquis 618 villes. Il est clair que je dois me hâter”.

Oui, la vie est courte, n'attendons pas vainement des lendemains qui chantent.

La brièveté de la vie nous interdit de longs espoirs parce que nul ne mesure ses propres jours.

Don Juan vit chaque jour comme s'il était le dernier, croyant toujours voir sur ses amours nouvelles se lever le soleil de ses nuits éternelles.

Ah ! fugitive jeunesse, l'homme ne la possède qu'un bref instant et le reste du temps la rappelle.

Alors profitons de notre seul printemps et cueillons chaque minute en bouquet.

Regardons le soir comme si le jour y devait mourir et le matin comme si toute chose y naissait.

Jouissons du caractère mortel de la vie. Goûtons la douce amertume de sa brièveté.

Le désir d'immortalité n'est que vanité et parler de sa postérité c'est faire un discours aux asticots.

Les tristes ont deux raisons de l'être, ils ignorent ou ils espèrent.

Don Juan, lui, sait et n'espère pas.

Il sait qu'il n'y a qu'une victoire, qu'elle est éternelle et que c'est celle qu'il n'aura jamais.

Alors il bondit d'instant en instant, n'a ni passé, ni avenir, il ne cherche pas à marquer son temps, à perpétuer son nom.

Que lui importe les richesses amassées quand il sait qu'il perdra tout en s'oubliant un soir dans un sommeil un peu plus profond que celui qu'il attend chaque nuit.

Alors le moment venu, il pourra dire :

“Mon esprit, vous vous êtes extraordinairement exalté,

Ô mon cœur, je vous ai largement abreuvé,

Ma chair, je vous ai saoulé d'amour,

C'est en vain que maintenant je tâche de compter ma fortune, je n'en ai point”.

Que restera-t-il de moi ?

“Ce qui reste à la cendre d'Alexandre, elle sait qu'elle fût Alexandre”.

Toutes les gloires sont éphémères et la moins trompeuse est celle qui se vit.

L'important ce n'est pas la vie éternelle, mais l'éternelle vivacité.

Voilà ce que nous enseigne ce mauvais plaisant, qu'on ne saurait vivre sa vie que pure et brûlante à la façon vertigineuse dont on vivrait sa mort dans une exubérance sans frein.

Ne joignons pas les langes aux linceuls dans un goutte à goutte indolent.

Ne nous économisons pas comme si nous devions vivre toujours.

Sachons, fiévreux comme Don Juan, boire d'un trait la coupe de la vie.

Que chaque émotion devienne une ivresse.

Parce qu'il ne s'agit pas seulement de vivre, il s'agit d'être heureux.

Voilà la philosophie de Don Juan.

Ce portrait du mirliflore fade et vantard, coureur de jupons, "pourceau d'Epicure", ce portrait n'est pas le sien.

Non !

Don Juan poursuit le seul but noble : son bonheur.

Parce qu'il ne faut pas de tout pour faire un monde, il faut du bonheur et rien d'autre.

Et le bonheur ne consiste pas à vivre et à mourir tranquille.

A tous ceux qui renonçant à vivre se contentent d'exister, Don Juan rétorque : je préfère une existence pathétique plutôt que la tranquillité. Je ne souhaite pas d'autres repos que celui du sommeil de la mort. J'aurais trop peur que tout désir que je n'aurais pas satisfait durant ma vie, à l'heure des bilans ne me tourmente. J'espère, après voir exprimé sur cette terre tout ce qui attendait en moi, satisfait, mourir complètement désespéré.

Alors il brûle la chandelle par les deux bouts ce bel espagnol.

Il devient si fou certains soirs qu'il pourrait presque croire à son âme tant il la sent près de s'échapper de son corps.

Voilà pourquoi il chante. "Viva la libertà" en souhaitant à "tutti quanti" un "barbaro appetito" devant l'amour et la musique, la poésie et le bon vin.

Don Juan ne veut rien écouter que les battements de ses muscles, les palpitations de son sang, le souffle de sa gorge.

Heureux qui comme Don Juan porte son bonheur dans ses veines.

Parce que la chair est sa seule certitude, il sait que ce qu'il a d'âme ne mérite pas d'en être distingué.

Les préjugés, les fanatiques, les imprécateurs peuvent bien s'armer contre lui, mais quand tous les éléments s'y joindraient... ce bonheur, il le connaîtra avant son trépas.

Hélas, trop souvent les hommes ne tirent les leçons de la vie que lorsqu'elles ont cessé de leur être utile. Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard.

Libérons-nous dès aujourd'hui des fers et des entraves que nous recevons en naissant et qui nous suivent dans tout l'esclavage de la vie.

Des siècles d'éducation chrétienne pour nous inculquer cette mauvaise habitude : le remords.

Détruisons les remords !

Que les lâches soient désormais les seuls qui en aient, qu'il n'y ait pas d'ivraie mêlée au bon grain de la vie.

Et si le plaisir est un crime, alors le bonheur des hommes est d'être criminel.

Il n'existe aucune valeur absolue.

Oui, Don Juan est blasphémateur, trompeur, menteur, sacrilège.

Qu'importe ! Aucun de ses actes n'est laid par nature si l'on enlève l'opinion vulgaire qui résulte de la réunion des sots.

Il est un moment où il faut choisir : vivre sa propre vie pleinement, entièrement, complètement ou traîner l'existence dégradante, creuse et fausse que nous impose une morale étriquée.

Non, Don Juan ne séduira pas la déesse aux cents bouches et construit son bonheur sur les débris des préjugés.

Il n'écoute pas le troupeau des Leporello, Elvire ou Octavio bêler : c'est mal !

Son existence est un attentat permanent contre l'ordre et le pacte social.

Il est farouchement, scandaleusement libre et le proclame :

“Je ne veux plus souffrir de père, ni de maître,

Et si les dieux voulaient m'imposer une loi,

Je ne voudrais ni Dieu, père, maître ni Roi”.

Quand la liberté explose dans votre âme, aucun Dieu ne peut la domestiquer.

Et l'on ne se fait sauter la cervelle que par impuissance à faire sauter le monde.

Alors la mort plutôt que le remords.

Car bientôt vient l'heure des comptes pour ce joueur sans règle du jeu.

Voici l'ombre de la statue du Commandeur qui se profile.

Ton feu ne fera pas long feu Don Juan !

Le Mort revient pour assouvir la vengeance des vivants et proclame le onzième Commandement :

Don Juan, tu seras comptable de tous les plaisirs que tu as pris.

Repens-toi !

Mais Don Juan ne se repent pas.

“Je ne demanderai pas pardon à un Dieu qui n'existe pas pour des crimes qui n'existent pas .

Quel mal ai-je fait ?

J'ai rendu les femmes heureuses.

Jamais je n'ai ressenti de remords quand de mon lit une femme s'écroulait dans le tombeau car en une seule heure je lui revalais richement ce que je détruisais de médiocre bonheur, de joie de cœur insipide”.

Un regret Don Juan !

“Le regret de ce que je n'ai pas osé faire”, d'avoir laissé sans y mordre se gâter, s'éloigner de moi bien des fruits.

“Tout ce que je n'ai pas risqué est perdu.

Combien (de femmes) m'ignorent et pour lesquelles je n'aurai rien été.

J'ignore le remords comme le repentir.

Mon dernier souffle sera l'expiation et la rançon car il m'enlève moi-même comme il m'enlève le monde".

A cet instant de la mort les plus braves ont peur, mais moi "je n'ai jamais tremblé que de désir".

Je ne te crains pas car "j'ai des souvenirs plus brûlants que tes crocs".

Ce sera le dernier outrage de ce beau destructeur qui brûle tout sur son passage et finit par se brûler lui-même.

On aime les criminels chrétiennement repentis.

Mais cette ridicule repentance n'est pas pour lui.

"Ce que je suis je le reste. Je suis Don Juan et je ne serais plus rien si je devenais un autre".

Alors le Commandeur emporte Don Juan, au son du rire tonitruant de cet incorrigible amant qui n'aura ni remords ni regret.

Un seul regret peut-être... celui que j'ai, quand Don Juan nous fait connaître la volupté, de ne pouvoir, moi, vous en offrir que la peinture.

* * *